



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



2.500
25 AF



Vet. Fr. II B. 131

1
1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

1

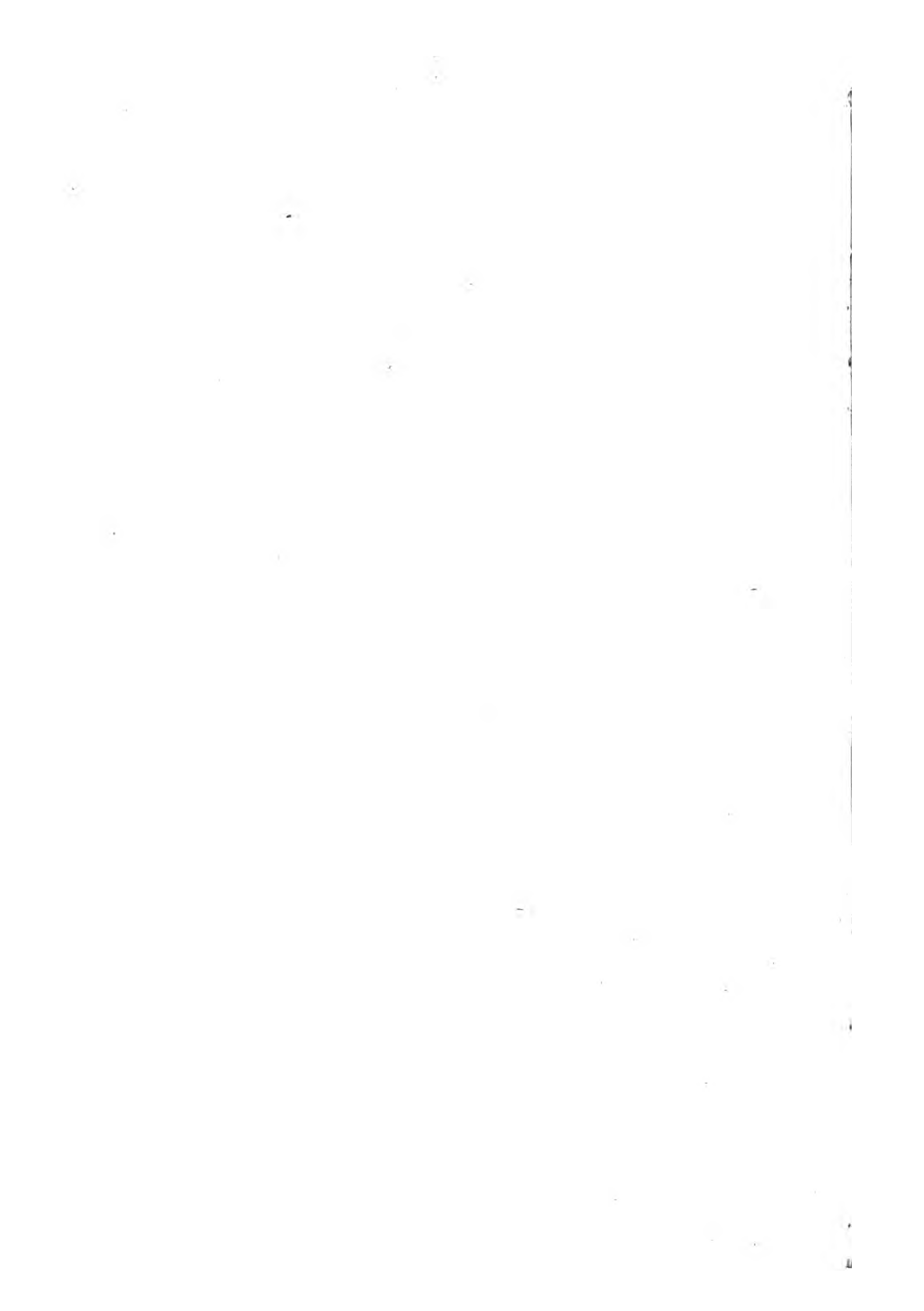
1

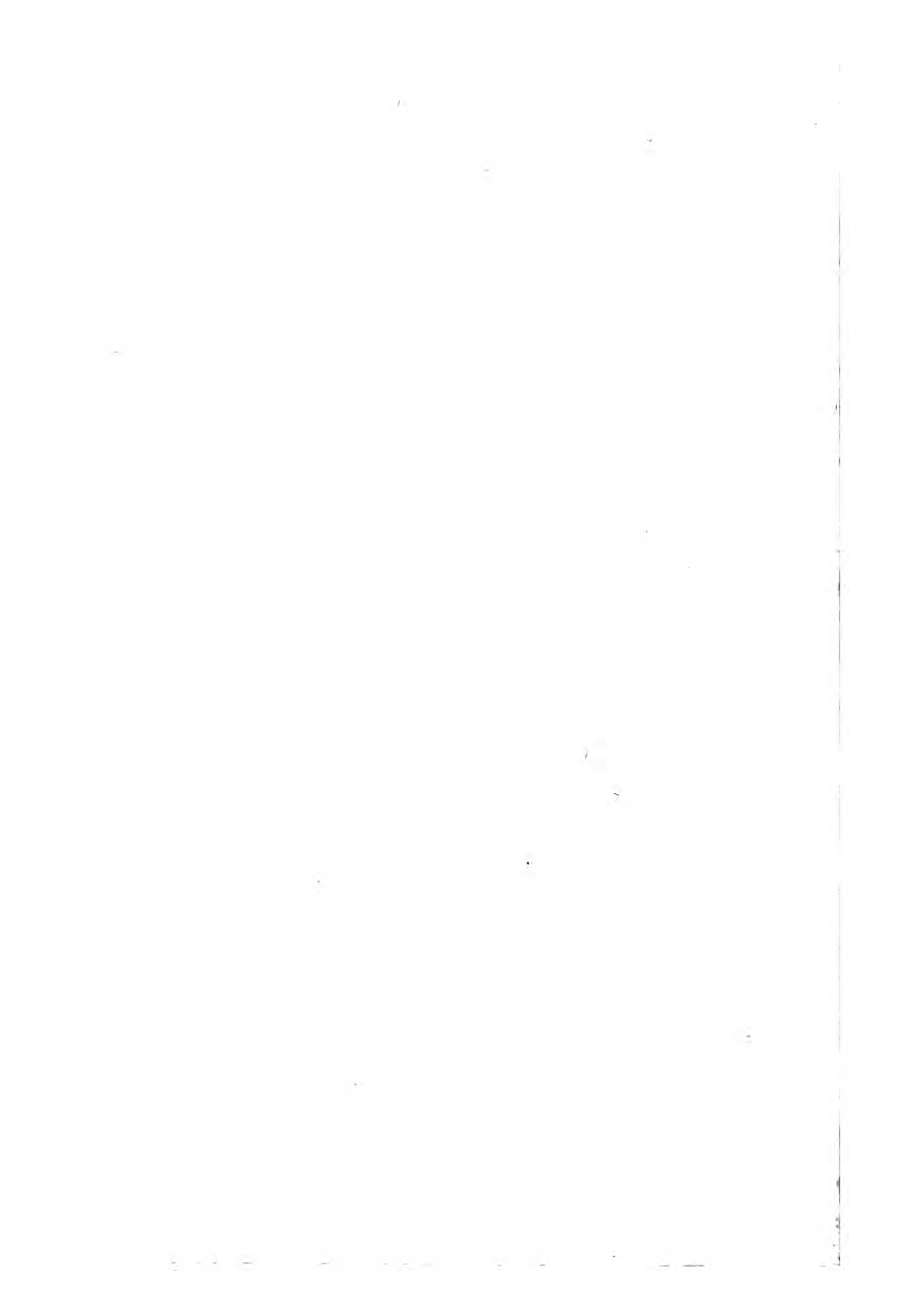
1

1

1

1





LETTRE
SUR
LA FOLLE JOURNÉE,
OU
LE MARIAGE
DE FIGARO,
COMÉDIE EN CINQ ACTES,
DE M. DE BEAUMARCHAIS.

Il faut siffler toute Pièce qui réussit.

VOLTAIRE, Ecossaise, A. l. Sc. 3.



A SEVILLE,

ET PAR-TOUT.

M. DCC. LXXXIV.

jusqu'à ce jour n'a pu le faire oublier ; si les *Bramés*
 & *Coriolan* ne peuvent encore l'emporter sur
Zaïre, comment un Recueil d'Epigrammes en
 prose, assez adroitement adapté à un Roman moi-
 tié moral & moitié leste, mis en action, pourroit-
 il faire la fortune des imitateurs de sa singularité ?
 Cet Ouvrage, vraiment extraordinaire par sa con-
 duite, son intrigue & son dénouement, doit être
 regardé comme le seul qu'il soit possible d'inventer
 en ce genre, & de telle manière qu'on essayât de
 le parodier, ou de s'y modeler, on n'y ressembleroit
 jamais que par les défauts : d'ailleurs, on assure
 qu'en y travaillant, son Auteur répétoit à ses Amis
 ce vers du fameux Satyrique :

La colère suffit, & vaut un Apollon.

Aussi n'a-t-il pas manqué d'y prodiguer les sarcas-
 mes aux gens de Pratique, dont il prétend, dit-
 on, avoir payé les suffrages un peu cher, lors
 de ses contestations sur lesquelles il a dressé des
 Mémoires au moins aussi plaisans que ses Œuvres
 Dramatiques. Comme vous ne connoissez encore
 la *Journée folle*, & vraiment bien nommée,
 Pièce connue & reçue au Théâtre depuis plusieurs
 années, sous le nom de *Mariage de Figaro*,
 que par ce qu'en ont dit les Ecrits périodiques, je
 vais vous en tracer l'esquisse, autant que ma mé-

moire peut me la rappeler, après l'avoir étudié pendant cinq représentations assez tumultueuses ; mais où cependant les murmures de la cabale ont presque toujours été anéantis & étouffés par les battemens de mains & les bravo.

La Scène se passe au Château d'Aguas Frescas ; c'est comme qui diroit en François, de l'eau froide ; à trois lieues de Séville, où le Comte Almaviva, que vous connoissez par le Barbier de ce nom, possède un hôtel. Au lever de la toile, on voit ce Figaro, plus âgé de trois ans, & devenu le Majordome de son Excellence, conversant familièrement avec Susanne, qu'il doit épouser le même jour. Cette Susanne est la nièce du Jardinier qu'on appelle Antonio, & la première Camériste ou Femme-de-Chambre de la Comtesse, ci-devant nommée Rosine, mais femme depuis trois ans de son cher Almaviva, qui ne conserve pour elle qu'une jalouse inquiétude, & promène son inconstante ardeur du Village au Château : épris ardemment de Susanne, de laquelle il voudroit racheter en secret le droit du Seigneur, qu'il a authentiquement abjuré lors de son mariage. On ne fait trop si l'on doit regarder comme le héros de la pièce ce Seigneur violent & impérieux, ou le Valet subtil & rusé dont il est perpétuellement la dupe ; l'un & l'autre existent sans doute dans

plus d'une société, car une des moindres inconféquences de notre siècle, prétendu philosophique, est de favoriser les hommes les moins dignes de considération, tout en faisant l'éloge des vertus de leurs concurrens : cependant il est singulier que le Roi d'Espagne ait choisi pour son Ambassadeur en Angleterre, un homme qui préfère à la Cour, le lieu de sa résidence, où prêt à jeter chaque jour un nouveau mouchoir, il s'amuse en Monarque Oriental & qui, sous ombre de justice, ne cherche qu'à tourmenter quiconque lui paroît déranger en quoique ce soit ses intrigues licentieuses. Un semblable caractère, dont les défauts avilissans ne sont compensés en aucune manière, & dans lequel on ne trouve nulle bonne qualité, peut-il jamais servir de modèle à quelque personne que ce soit, qui voudroit à la fois intéresser & instruire ?

Revenons au plan de cette Pièce, où Susanne, par ses plaisanteries, apprend à Figaro que tout fin qu'il est, on peut le surpasser en adresse ; & qu'elle met au fait d'une partie des projets du Comte, dont il l'assure qu'elle n'a rien à redouter ; il sort, en lui promettant de préparer ses contre-batteries à cet effet : aussi-tôt on voit entrer Marcelline, la vieille Gouvernante que Figaro avoit autrefois saigné du pied, avec le Docteur Bartholo son ancien Maître, à qui le Barbier doit

toujours les cent écus qu'il a , dit-il , sur le cœur ,
 autant que le tour qu'il lui joua en lui enlevant
 Rosine , pour laquelle on a été le chercher à
 Séville , parce qu'elle est incommodée , Dieu merci.
 Marcelline n'accompagne le Médecin , que parce
 qu'il lui a promis de plaider pour elle contre
 Figaro , dont elle est créancière , & qu'en vertu
 d'une promesse qu'il lui a faite , elle veut épou-
 ser : instruite que Susanne est sa future , elle lui
 décoche des sarcasmes , qu'on pourroit regarder
 comme des injures , si ce n'étoit que les deux
 rivales se bornent à cela ; séparées plutôt qu'ap-
 paisées par le Docteur qui emmène la duègne ,
 Susanne veut réfléchir un instant sur sa position ,
 entre un amant qu'elle chérit & une envieuse qui
 prétend le lui enlever : tout-à-coup , un petit mau-
 vais sujet , parlant d'amour à toute la nature , aux
 vents , aux arbres , &c. le fémillant Chérubin ,
 effronté comme un Page , & dont le rôle l'est
 dans la plus grande énergie du mot , quoique joué
 avec une décence singulière ; cet enfant , de quinze
 à seize ans , vient lutiner Susanne , lui arrache des
 mains un ferre-tête de la Comtesse sa marraine ,
 & veut faire d'autres espiégleries ; mais au bruit
 que fait en entrant le Comte , le Page se cache
 derrière un grand fauteuil , sur lequel Susanne a
 jetté quelques hardes ; alors le Seigneur se croyant

seul avec la Soubrette, lui tient des discours qui l'embarrassent fort, & qu'interrompent des voix qu'on entend au loin demander Monseigneur: pour échapper aux importuns, il dit à Susanne de le cacher, &, faute de mieux, se place derrière le fauteuil, pendant que le Page faute dedans, en se couvrant des hardes qui sont dessus: cependant arrive Bafle, qui trouvant Susanne émue, la plaignante sur son union avec Figaro & sur les affiduités de Chérubin; elle se fâche, le Comte en se montrant impose silence à Bafle au sujet de Susanne; à l'égard du Page, il raconte l'avoir trouvé la veille, caché par un rideau, à-peu-près, dit-il, en finissant son récit, comme sous.... Il lève alors les hardes, voit le Page, l'arrache du fauteuil & l'apostrophe en ces termes: *c'est donc une couleuvre que ce petit serpent là?* Cette expression, à laquelle je m'arrête, parce que je n'y vois qu'une redondance, me paroît d'ailleurs aussi peu noble que le procédé du Comte, en se cachant derrière un fauteuil, dans un appartement du Château dont il est Seigneur; ce que les Critiques ont estimé plus répréhensible & moins vraisemblable, que d'avoir contrefait le cavalier yvre: à la fin de la scène, surviennent la Comtesse & les Filles du Village, conduites par Figaro; elles entrent au moment où le Comte menace son Page; Fanchette,

l'une des plus jeunes , demande sa grace à son Excellence , pour le prix du baiser qu'il lui a ravi dans un bosquet la veille ; la Comtesse témoigne s'y intéresser aussi : le Comte lui pardonne , & le nomme Capitaine dans son Régiment , dont on ignore le nom & la création , en lui ordonnant expressément de partir sur le champ pour Séville ; il emmène ensuite la Comtesse. Basile , le Page & Figaro , restent à concerter l'exécution d'une fête qu'on doit donner le soir au Château. Chérubin est désespéré de ne pouvoir s'y trouver ; mais Figaro le rassure & lui promet de lui fournir les moyens de se cacher à tous les yeux ; sur cette assurance , il sort plein d'allégresse ; cependant Figaro dit à Basile , en parlant de Fanchette & du jeune homme : *tant va la cruche à l'eau , qu'à la fin..... elle s'emplit* , interrompt Basile. *S'emplit* , reprend Figaro ? *Oui , s'emplit* , répète Basile. *Pas si bête , parbleu , pas si bête* , lui dit Figaro. Ces proverbes ainsi variés , terminent le premier Acte de cette Pièce , en rappelant le genre de celle qui l'a précédée. Je ne vous parlerai ni de leur trivialité , ni de ce que leur sens sous-entendu présente à l'imagination ; je vous marquerai seulement ma surprise , qu'un homme à talent ait crû n'être pas inepte après les avoir imaginé. Etoit-ce donc là le cas de dire avec Sosie :

Mais où prend mon esprit toutes ces gentilleses ?

Au second Acte, le Théâtre change & représente la chambre à coucher du Comte & de la Comtesse, dont le lit est au fond entouré d'une balustrade, à côté de laquelle est une fenêtre fermée qui donne sur le jardin & dont la vue est censée s'étendre au loin dans la campagne ; auprès de l'estrade est la porte de la chambre des femmes de la Comtesse, à droite en avant celle de son cabinet de toilette & à gauche celle de l'antichambre. La Comtesse entre avec Sufanne & se plaint à elle de l'indifférence du Comte depuis qu'ils sont époux ; Sufanne, comme de raison, cherche à la consoler ; cependant on entend quelqu'un à la porte de l'antichambre & la jeune Camériste s'empresse d'ouvrir en s'écriant de joie : ah, c'est mon Figaro ; il entre, salue la Comtesse, lui parle de la chasse pour laquelle le Comte va partir ; Sufanne court ouvrir la fenêtre & dit le voir passer avec tout son équipage ; la Comtesse fait part au Barbier des mécontentemens que lui donne son époux, il lui conseille de réveiller sa tendresse par un peu de jalousie, lui avoue qu'il se flatte même que dès ce jour les empressemens du Comte pour elle recommenceront & qu'il a fait remettre à Basile, par un Payfan, un billet imaginé

tout exprès pour inquiéter Monseigneur, auquel on n'a pas dû manquer de le rendre : la Comtesse craint qu'un semblable badinage ne soit dans le cas de la compromettre & d'avoir des suites fâcheuses ; mais Figaro lui répond des évènements & sort. Restée seule avec Sufanne, cette dernière lui apprend, qu'au lieu d'obéir au Comte en partant, le petit Page s'est caché & qu'il a composé une Romance pour sa chère Marraine, elle l'introduit ensuite, il chante en s'accompagnant de la guitarrre les couplets si connus sur l'air de Marlborough, qu'ils ont achevé de mettre à la mode ; cette Scène semble aux Critiques, présenter une situation d'autant moins conforme aux bonnes mœurs, que ce jeune homme, naturellement impétueux, doit se sentir encore excessivement exalté par les éloges que sa Dame & Marraine donne à sa voix & à ses talens, (car l'Auteur de cette Pièce ne manque jamais la plus petite occasion d'y faire son Panégyrique) & par les louanges que Sufanne lui prodigue, jusqu'à envier la blancheur de ses bras : heureusement on fait que c'est une femme qui représente ce rôle inconséquent ; mais en revanche on en trouve moins piquante l'idée qui vient à la Comtesse & à sa Camériste de l'afubler d'une partie de leurs vêtemens ; Sufanne va même en chercher dans sa chambre ; la Comtesse

seule avec Chérubin qu'elle continue d'arranger à sa fantaisie, trouve à son bras le ruban qu'il a pris à Susanne, & qui vient d'elle; tandis qu'ils ont une dispute enfantine, lui pour le garder, elle pour le ravoir, le Comte frappe à la porte de l'antichambre; il est surpris avec raison de ne la pas trouver ouverte; la Comtesse cache le malin Page dans son cabinet de toilette, dont elle ferme la porte; elle ouvre ensuite au Comte qui n'a quitté la chasse que sur les soupçons que lui ont fait naître les choses que contenoit le billet que lui a remis Basile; il interroge impérieusement sa femme & veut absolument apprendre d'elle avec qui elle étoit; elle tergiverse en disant d'abord qu'elle étoit seule & convenant après qu'elle causoit avec Susanne: pendant cette altercation l'adroite Camériste rentre par le fond & va se cacher derrière le lit; cependant l'étourdi de Page fait tomber un meuble dans le cabinet; le Comte veut voir qui peut y être & ordonne à Susanne, si c'est elle, d'en sortir sur le champ, ce que la Comtesse lui défend au contraire: le Comte furieux va fermer la porte de l'appartement des femmes, pour qu'on ne puisse échapper de ce côté; par bonheur il oublie de regarder dans la ruelle où est Susanne, & moins fort ou moins adroit aparemment que le Marquis de Clainville

de la Gageûre , il lui faut une pince pour enfoncer la porte d'un cabinet de toilette , & afin qu'il ne manque rien à sa maladresse , il avertit le galant de sauter par la fenêtre , ce qui prépare un peu trop l'évènement qui va se passer ; car de même qu'on ne doit pas mettre en récit une action qu'a vu le Spectateur , il semble puérile & superflu de lui annoncer celle qu'il va voir : dès que le Comte a emmené la Comtesse avec lui pour aller chercher la pince , Susanne court à la porte du cabinet , en fait sortir le Page qui l'embrasse , vole à la fenêtre & s'élançe dans le jardin , tandis qu'elle prend sa place dans le cabinet dont elle ferme la porte : le prétendu saut périlleux de ce jeune téméraire , auroit , je crois , fait une très-vive sensation si l'on en eût été moins prévenu : d'ailleurs cet Incident a paru singulièrement hasardé , pour ne rien dire de plus. De retour avec le Comte , armé de sa terrible pince , la Comtesse , après avoir essayé , suivant l'usage , de le calmer sans être parvenue à déguiser entièrement son trouble , finit par tout avouer à son mari , se met à ses genoux & lui demande en pleurant la grâce de l'imprudent que son âge rend si excusable : non , répond-t-il , je le tuerai : tuez-le donc , lui dit Susanne , en sortant du cabinet , qu'il y aise aussi-tôt , mieux qu'il n'a fait l'alcove ; un

geste suffit aux deux femmes pour s'entendre ; convaincu de son tort & de la fausseté de ses soupçons, il en demande pardon à la Comtesse & tombe à ses genoux à son tour. Alors Antonio entre par la porte de l'antichambre, qui probablement est restée ouverte & vient se plaindre que tous les jours on jette par cette fenêtre, qu'il montre, différentes choses, comme des *ordures* ; que tout-à-l'heure encore on vient d'y jeter un homme qui lui a gâté plusieurs pôts de giroflées & s'est relevé en courant ; on a trouvé le mot *ordures ignobles*. Figaro qu'avertit Susanne, dit au Comte que c'est lui qui vient de sauter ; Antonio lui objecte qu'il lui a paru plus petit & moins gros, en un mot, tout semblable au Gringalet de Page. Comme c'est un Paysan qui se sert de cette expression, je n'en releverai point la trivialité ; mais je ne puis passer à Figaro de dire qu'en sautant on se pelotonne : celle-là me paroît déplacée pour un homme qui a fait des Pièces à Madrid, & qui pis est, écrit des Journaux. Les Gens du Village, qui font dans cette Pièce la même chose que les chœurs dans celles des Grecs, viennent en foule prier le Comte de permettre qu'on chante à la Fête qui se prépare, des Vers sur la grandeur d'âme avec laquelle il a renoncé au droit du Seigneur ; la Comtesse joint

ses prières aux leurs & l'y fait enfin consentir, quoiqu'il eût peut-être été plus convenable qu'il n'en eût rien sçû qu'à l'instant de la Fête. Comme Marcelline a parlé à son Excellence de ses prétentions sur Figaro, il desire faire assembler les Membres de son Tribunal pour juger cette Cause : un jeune Pastoureau, nommé Grippe-Soleil, s'offre d'aller chercher toute l'enragée Boutique à Procès du Pays, ce sont les termes dont il se sert : le Comte ordonne à Basile de l'y accompagner en jouant de la guitarrre, & sur ce que l'Organiste y montre de la répugnance, le Comte le menace de le chasser, ce qui l'oblige à dire : *je n'irai pas me heurter contre un pôt de fer, moi qui ne suis.....* Qu'une cruche, interrompt Figaro. Cette cruche ne me paroît pas d'un meilleur genre que celle qui finit le premier Acte, & je ne vois pas à quel propos l'Auteur a semblé se plaire à répéter cette expression, à moins qu'il n'ait prétendu s'assimiler à Piron, dont on connoît le bon mot : *j'aiguise mon esprit sur une cruche.*

Un de nos Journalistes, non moins avantageusement connu par ses Fables ingénieuses que par ses Feuilles, qui sont fort recherchées, a répété à l'occasion de cette Pièce, ce que Boileau disoit de l'Asstrate de Quinault.

Et chaque Acte, en sa Pièce, est une Pièce entière.

Cela paroït vrai , sur-tout aux premières Représentations , d'après l'excessive durée de chacun des Actes ; mais réduits à une longueur beaucoup moindre par les coupures qu'on y a fait , à diverses reprises , elle n'exède plus actuellement le tems que doit remplir tout le Spectacle. Quoiqu'il en soit , on l'applaudit , on s'y porte , & c'est là le point capital pour l'Auteur , ainsi que pour les Comédiens. J'ai omis de l'extrait des deux premiers Actes , les Scènes minutieuses qui terminent le second entre Rosine & sa Camériste ; je ne crois pas non plus devoir vous détailler toutes celles qui commencent le troisième , dont la décoration est la salle du Trône , où l'on voit le Tribunal préparé ; il y a cependant un Dialogue entre Figaro & son Maître qui lui propose de l'emmener en Angleterre à la suite de son Ambassade , & lui demande s'il fait l'Anglois , le Major-dôme répond affirmativement : *avec Goddam , dit-il , on se procure tout ce qu'on veut à Londres ; voulez-vous , par exemple , une bouteille de vin de Bordeaux , en disant Goddam , on vous sert une pinte de bière. Avez-vous envie de manger un Chapon , vous n'avez qu'à dire Goddam , & l'on vous apporte un plat de Bœuf rôti.* Ces plaisanteries ne m'ont point paru dignes de l'esprit & de la gaieté qui devroient former le caractère de Figaro : je n'y

vois

vois que des phrases dans le style d'un Théâtre, fort au-dessous de celui sur lequel paroît ce personnage, qui doit toujours se souvenir qu'il est Poëte, & que la cabale seule a fait tomber ses Ouvrages; auquel conséquemment on ne peut supposer trop d'intelligence & de finesse. A la suite de plusieurs petites scènes fort courtes, & dans l'une desquelles le Comte propose des rendez-vous à Susanne, on voit arriver Marcellin & le Docteur son Avocat, qui sollicitent Don Gusman - Brid'Oison, Lieutenant du Siège, de prononcer contre Figaro: ce Juge bégue & presque sourd, impatiente Marcelline, en lui répondant à rebours, au point qu'elle lui dit: *Quoi! Monsieur, c'est vous qui nous jugerez? Est-ce que j'ai acheté ma charge pour autre chose?* répliquet-il. *On a grand tort de les vendre,* ajoute-t-elle, avec un soupir. *Vous avez raison,* reprend-il, *on feroit mieux de nous les donner.* Figaro vient à son tour solliciter le Juge, & lui dit, qu'il n'a pas oublié de payer à Double main son Secrétaire & Greffier tout ensemble, l'extrait & le supplément; il ajoute, que *c'est un animal vorace, qui mange à deux rateliers:* image que beaucoup de personnes ont trouvée d'autant moins convenables à la chose, que la chicane est plutôt représentée sous la forme d'un hydre insatiable que sous celle d'une

bête de somme , & qui d'ailleurs n'est qu'une injure , & n'a pas cette malignité qui devrait perpétuellement caractériser les discours de l'Auteur tombé. Le Comte entre & paroît étonné que le Juge soit en robe , sur quoi Dom Gusman lui répond : *la forme , Monseigneur , la forme ; tel tremble à l'aspect d'un Procureur en robe , qui se viroit d'un Juge en habit court.* On fait entrer l'Audience , Double-Main se place à sa table de Greffier , le Comte s'assied dans le fauteuil sous le Dais , Dom Gusman sur une chaise à sa gauche , & les Conseillers sur les banquettes , qui sont aux deux côtés ; le Greffier parlant du nez , se met à dire , *silence* ; l'Huissier répète en glapissant , *silence* ; on appelle deux causes pour la forme , & ensuite celle de Marcelline , comparante en personne , & ayant pour Avocat le Docteur Bartholo , & Figaro plaidant pour lui même , nonobstant l'usage & la Jurisprudence du Siège ; Figaro dit alors qu'*il est impossible à un Avocat de mieux défendre sa cause que lui-même , qu'ainsi tout usage & toute Jurisprudence contraires , sont autant d'absurdités , les Avocats se permettant d'ailleurs beaucoup de discours inutiles* ; il veut commencer à plaider ; le Greffier l'arrête , en lui disant qu'*il n'est que Défendeur , & que c'est à Bartholo de parler* ; aussitôt le Docteur se met à pérorer ; mais le Comte , pour abrégé

la procédure , demande si l'on convient de la validité du titre , Figaro avoue l'avoir souscrit , & ne veut le qualifier que d'une reconnoissance d'argent prêté , tandis que Bartholo soutient que c'est une promesse de mariage ; on en fait ainsi la lecture : *j'ai reçu de la Demoiselle Marcelline de Verte-Allure, la somme de deux mille piastras fortes , que je promets lui rendre à sa première requiſition, dans le Château d' Aguas-Freſcas, ou je l'épouſerai.* Le Docteur prétend qu'il y a , & *je l'épouſerai* ; Figaro niant le fait , on donne l'acte à Double-Main , qui dit , en le liſant , & *ou, il y a un pâté.* Je ſais ce que c'est , dit Dom Guſman. Si j'avais l'honneur d'être Membre de la Magiſtrature , je crois qu'il me feroit facile d'obliger l'Auteur à gratter ce pâté. On ſent, par la ſuite de la Scène , qu'il n'a laiffé tomber expreſſément ſur le mot eſſentiel de l'acte , que pour faire ſuſpecter les Jurisconſultes de malverſations & de connivences d'autant plus notoirement frauduleuſes & fruſtratoires , que , quand le Greffier annonce qu'il y a un pâté , le Juge répond ſavoir ce que c'est ; ce qui ſuffit pour indiquer clairement qu'ils ont concerté tous deux ce ſubterfuge ; duquel il me ſemble que le tableau ne devoit nullement paroître aux yeux du Public , non plus que les ſubtilités pointilleuſes de Bartholo & de ſon Adverſaire , ſur les diverſes manières d'interpréter le



mot *ou*. Leurs Plaidoyers n'ont paru supportables que par l'adresse singulière avec laquelle ils sont dictés; aussi beaucoup de gens ont-ils trouvé que cet endroit étoit, quant au style, le mieux fait de la Pièce. Cependant, gardez-vous, Monsieur, dans celles que vous ferez, d'oser entreprendre une Scène sur le même plan : ce sont de ces choses où il est rare de réussir plus d'une fois, & puisqu'après le Plaidoyer de Racine, on est parvenu, non sans peine, à trouver dans un genre différent, les moyens d'en faire un presque aussi comique; perdez tout espoir, vous & vos Confrères, qu'on puisse jamais en faire adopter un troisième aux Amateurs de Spectacles. L'événement de celui dont nous venons de parler, est que le Comte, après avoir long-tems *balbucifié* avec les Juges, comme dit Antonio, déclare que l'acte n'est qu'une reconnoissance de prêt, & condamne son Major-dome au paiement, ou bien à épouser la Demanderesse. L'Audience sort en même tems que le Jardinier, qui court instruire sa nièce Susanne de cette décision. Je ne vous observerai point que le verbe *balbucifier* ne se trouve dans aucun Dictionnaire, parce qu'il me paroît sans conséquence, étant dit par un Payfan; Marcelline s'applaudit du gain de son Procès, Bartholo l'en félicite, & Figaro se désespère. Quelques interrogations du

Comte à ce dernier, amènent assez brusquement une reconnoissance tragi-comique, ou plutôt qui n'est ni l'une ni l'autre, entre cet homme marqué d'une spatule à son bras & sa mère Marcelline, qui dit au Docteur que c'est leur fils Emmanuel, enlevé & élevé par des Bohémiens, dont il paroît n'avoir pas tout-à-fait oublié ce qu'il avoit appris; Susanne accourt, tenant une bourse que lui a donné la Comtesse, pour désintéresser Marcelline; mais voyant que son Figaro l'embrasse, elle lui donne un soufflet, le croyant infidèle; tout se débrouille, & ils redeviennent amis, hors le Docteur, qui ne veut point reconnoître le Barbier pour son Fils; enfin il se rend aux sollicitations de Marcelline & de Susanne; elles l'embrassent, & tous sortent d'un air joyeux. On a trouvé des choses trop pathétiques pour une Duègne, dans ce que dit Marcelline à son fils, & ce dernier a paru ne pas y répondre d'une manière susceptible d'en former le parallèle; beaucoup de gens ont même prétendu que l'Auteur ne lui faisoit dire dans cette Scène que des longueurs & du remplissage, d'autant plus déplacé là, que c'est le seul endroit de la Pièce où l'on puisse trouver de l'intérêt, s'il y en a.

Le quatrième acte se passe dans un salon préparé pour le couronnement des Mariées, Susanne & Marcelline, qui doivent enfin épouser le Ma-

jordome & le Docteur. Le Comte ouvre la Scène avec un de ses gens appelé Pedrille , qui est en Courier , & auquel il ordonne de se rendre en toute diligence à Séville , d'y descendre à l'hôtel , & d'y savoir depuis quand Chérubin y est arrivé ; ils entendent venir quelqu'un , & sortent chacun de leur côté. La Comtesse entre , sa Camériste la fuit , & cherche à la consoler de la tristesse qu'elle ne peut lui cacher ; enfin elle lui fait part du rendez-vous que le Comte lui a proposé , la Comtesse est d'avis qu'elle l'accepte & lui dit d'écrire : *Chanson nouvelle , sur l'air : qu'il fera beau ce soir sous les grands Maronniers ! Mais avec quoi cacheter , dit Susanne ? avec une épingle , dit la Comtesse en lui en donnant une : elle lui fait écrire au dos : renvoyez-moi le cachet par Fanchette. Ne vous étonnez pas , Monsieur , si je cherche à fixer votre attention sur cette épingle : de même que la Science des Mathématiques n'a pour base qu'un point imperceptible , cette Epingle se fait sentir , amène , prépare & cause tous les événemens inouis , je dirois presque inconcevables , d'où naît le dénouement original de cette pièce singulière à tous égards : cependant n'allons point anticiper l'ordre des tems , & reprenons le fil chronologique qui nous devient aussi nécessaire que l'étoit celui d'Ariane à Thésée , pour retrouver l'issue du Labyrinthe. Susanne*

& la Comtesse conviennent de charger l'innocente Fanchette cousine de la Camériste & fille du Jardinier, de leur faire sçavoir la réponse du Comte. Elle vient avec ses compagnes apporter des fleurs à Madame ; le petit Page , mêlé parmi ces jeunes filles , est pris par la Comtesse pour une étrangere ; & pour lui faire honneur , dit elle , elle accepte son Bouquet & le baise au front ; le petit fripon dit à part : *Ce baiser-la m'a été au cœur.* Des personnages graves se sont avisés de trouver à redire à ce baiser. La Comtesse, selon eux , ayant voulu déguiser le matin ce jeune homme en femme & le voyant au Château chaque jour , n'a fait semblant de le méconnoître qu'afin de lui accorder la primauté sur toutes ces belles, préférant, disent-ils, Adonis aux Grâces : mais j'aime mieux imaginer que Rosine en cela n'est qu'une étourdie & qu'une évaporée , capable d'embrasser quelqu'un avant même de l'envisager : une seule réflexion paroît s'opposer à ce que je presume , c'est que dans tout le reste de la pièce elle n'agit qu'en connoissance de cause & que d'après des motifs discutés & médités. Ce n'est pas la seule invraisemblance qu'on trouve en cet ouvrage , car c'est sur-tout à la fin que vous allez en remarquer. L'hommage des jeunes Payfannes est interrompu par le Comte qu'amene Antonio, qui a trouvé chez sa fille Fanchette les habits & le chapeau du

Page qu'il reconnoît & auquel il le met sur la tête ; le Comte s'emporte , la Comtesse intercede , Fanchette demande qu'on la marie avec Chérubin à qui le Comte fait avouer qu'il a sauté par la fenêtre ; Figaro qui survient & à qui cela est répété, dit qu'il n'en a pas moins sauté & que quand Monseigneur, est en colere, on sauterait une douzaine ; il lui cite à ce propos l'histoire des Moutons de Dindenaut que Panurge fit tous sauter avec lui dans la mer en y en jettant seulement un. Figaro emmene tout le monde , ne laissant sur la Scène que la Comtesse & son époux, auquel elle demande en grace de pouvoir quitter la fête avec Susanne quand elle voudra, se trouvant un peu incommodée : la Cérémonie s'exécute & pendant que l'on chante les vers que Figaro a composé à la louange du Comte, sur l'Abolition du droit du Seigneur, il reçoit le Billet de Susanne, se pique le doigt avec l'épingle qui le ferme & la jette de colere : mais voyant l'invitation de renvoyer le cachet, il cherche cette épingle, la ramasse & l'attache à ses Vêtemens, ce que Figaro fait remarquer au Docteur & à sa mere en leur disant de son maître, *ah ! c'est une drôle de tête !* A la fin du divertissement arrive Basile, ramenant Grippe-soleil & jouant de la Guittarre ; on ne fait pourquoi les Gens du Siège qu'ils étoient allé chercher, étoient arrivés un Acte entier avant eux, si ce n'est

que comme Basile n'arrive jamais que pour nuire & qu'il ne pouvoit s'y trouver plus à propos qu'en cet instant, il ne falloit pas le laisser revenir plutôt : mais ce retard n'étant nullement motivé, vous observerez en passant que c'est ce qu'on appelle une négligence dans la conduite d'une Pièce, de même que lorsqu'il y entre ou sort des Interlocuteurs sans aucune raison déterminante, ce que l'Auteur de celle-ci ne s'est pas moins permis dans presque tous les Actes. Figaro promet à sa mère de faire déchanter Basile & se met à l'injurier ; au mot *Cuistre d'Oratorio*, l'autre répond : *Joc-Hey diplomatique* ; *Insolens tous les deux*, leur dit le Comte, & c'est le seul des trois qui ait raison : car un bon Compositeur de Musique n'est pas plus Cuistre d'Oratorio qu'un Courier d'Ambassade n'est *Joc-Hey diplomatique* : ces mots ne forment que des sons, & n'ayant aucune signification, raisonnable, devroient n'être jamais employés : *Es-tu un Roi, pour qu'on te flagorne ?* dit ensuite le Barbier à l'Organiste. *Souffre la Vérité, Coquin, puisque tu n'as pas le moyen de payer des Flatteurs.* Cette Apostrophe n'auroit, je crois, que plus de sens & d'énergie, si au mot *flagorner*, qui n'est pas d'usage, on substituoit celui de cajoler & si l'on en supprimoit celui de *Coquin*, injure à laquelle on ne doit s'emporter qu'à la dernière extrémité. Leur dispute se termine par un raccommo-

dement ; la Comtesse obtient du Comte la liberté d'emmener Susanne ; elles sortent pour aller changer d'habits ensemble ; cependant le Comte, qui entend Figaro dire à Grippe-Soleil d'arranger le feu d'artifice sous les grands Maronniers, revient sur ses pas & ordonne que ce soit sur la Terrasse , puisque la Comtesse est incommodée. Figaro resté seul avec sa mère, s'émerveille de cet excès d'attention d'un pareil mari pour sa femme qu'il néglige depuis si long-tems. Ils sont interrompus , après un Dialogue assez bienfait contre la Jalousie, par Fanchette tenant une épingle & cherchant Susanne pour la lui donner de la part du Comte. Figaro ne tarde guere à deviner le mot de l'Enigme & n'a pas de peine à le faire avouer à cette innocente , qui sort effrayée & surprise de la colere qu'il n'a pû lui dissimuler : alors il dit à Marcelline qu'il est saisi de ce qu'il vient d'entendre ; ton cœur si ferme , lui répond-elle , n'étoit donc qu'un *Ballon* , dont une piquure d'Épingle a tout fait sortir : mais elle l'exhorte envain , il s'en va , dans la résolution de s'abandonner aux plus grandes extravagances que la passion puisse suggérer ; Marcelline restée seule , s'attendrit pour sa bru future , & se promet de la préserver de ce qu'elle auroit à craindre de ce fier , ce terrible & pourtant un peu nigaud de sexe masculin. Vous voyez par-là , Monsieur , combien une foible épin-

gle peut devenir une arme dangereuse ; celle-ci non-seulement a piqué le doigt du Comte outrageusement , & l'a fait s'impatiser de ce que les femmes mettent des épingles par-tout ; elle a porté de plus une vive & profonde atteinte au cœur de Figaro , dont vous allez voir au cinquième Acte les suites inattendues , impossibles à prévoir , & qui par l'étonnante complication des incidens qu'elles produisent , ne laissent aucunement au Spectateur le tems d'y pouvoir réfléchir.

Ce dernier Acte commence à l'entrée de la nuit , au milieu d'un bois , en avant duquel sont deux pavillons , & vers l'enfoncement un bosquet , Fanchette vient se cacher dans un des pavillons , où Chérubin doit la venir joindre ; à peine y est-elle , que Figaro paroît , enveloppé d'un grand manteau , & suivi de Basile , du Docteur , de Grippe-Soleil , & de plusieurs autres Domestiques , auxquels il promet avant peu de faire voir de belles choses ; il déraisonne avec emphâse , dit l'un deux , & la voix sombre d'un Jaffier , dit un autre , saisissant aussi-tôt le bras de Grippe-Soleil , il le menace de le lui casser comme une pipe ; expression d'autant plus singulière dans la bouche de Figaro , qu'il ne s'en sert que cette seule fois & qu'elle ne paroît pas faite pour un Auteur , encore moins pour un homme qui vit avec un grand Sei-

gneur, dans une sorte d'intimité. Les Conjurés s'étant retirés, Figaro se rappelle toute son histoire, depuis le premier moment, jusqu'à celui qui doit la terminer, il va même au-delà, disant de lui-même, corruption, squelette, poussière..... Heureusement l'idée de Susanne le rappelle à la vie. Je n'ai pas le courage de critiquer ce monologue, quoique sérieux & presque monotone, l'Acteur qui le débite en tire un si grand parti qu'on ne peut lui refuser l'attention la plus soutenue, & que si le costume comique ne rappelloit le genre de l'Ouvrage, on croiroit entendre un second Sidney se préparer, de même que l'ancien, au terme inévitable ; mais comme il faut du bonheur & de l'Art pour captiver la patience des Spectateurs pendant un aussi long morceau, peu d'Écrivains peuvent se flatter d'y réussir, & c'est, je crois, un hasard heureux entre mille chances opposées. Après cette Scène, Marcelline entre avec Susanne & la Comtesse, les deux premières se coulent ensemble dans un des pavillons, pendant que la Comtesse avance ; le Page qui traversoit le jardin pour aller retrouver Fanchette, rencontre Rosine, & la prenant pour sa Camériste, dont elle a les habits, il la courtise & va pour l'embrasser, le Comte qui s'étoit doucement approché, donne un soufflet à Figaro, croyant le

donner au Page qui se sauve en riant ; son Excellence propose ensuite à la fausse Camériste de le suivre dans un des pavillons ; *sans lumière*, lui dit-elle ? *nous n'y liron pas*, répond-t-il ; il lui donne en même tems une bourse & un diamant qu'elle accepte & l'entraîne avec lui ; mais Figaro leur barre le passage, il va jeter son manteau dans le bosquet ; tous deux lui ayant échappé pendant ce tems, il ne trouve, en revenant sur ses pas, que Susanne qu'il prend pour sa Dame, aux chagrins de laquelle il paroît d'abord prendre part, & s'offre ensuite de servir de tout son cœur à sa consolation & à sa vengeance. Le peu de personnes scrupuleuses qui vont aux Spectacles ont paru scandalisées de voir la nuit une femme consentir à un tête-à-tête sans lumière, & ont prétendu que l'expression *nous n'y liron pas*, pouvoit faire demander à des jeunesses ingénues, qu'y feront-ils donc ? La séduction que le Barbier tente auprès de la fausse Comtesse, leur a semblé plus contraire aux bonnes mœurs & d'un exemple fort dangereux malgré le correctif qui la suit : car Susanne bat son infidèle & le force à s'humilier devant elle ; enfin elle lui pardonne, il est à ses genoux & lui baise la main, quand le Comte, qui s'étoit égaré, les surprend, & croyant voir sa femme, se met à jurer, *massacre, enfer, mort & damnation* ;

mots assez bien choisis pour un grand Seigneur, par où l'on voit que dans la colère, un Charretier & une Excellence se servent des mêmes jurmens; Susanne s'exquive & Monseigneur se trouve entre son Majordôme & Pedrille arrivant de Séville à *étripe cheval*. Je saurai l'un de ces jours, non d'un Académicien, mais seulement d'un Académiste, si cette expression est usitée, l'Auteur a sans doute craint qu'elle ne fût obscure, puisqu'il a fait dire au même Personnage : *bien la peine de crever un cheval !* Pedrille crie de toute sa force, par ordre de son maître, tous les gens qu'avoit fait embusquer Figaro paroissent, Monseigneur leur ordonne de l'arrêter, on l'entoure; il envoie Antonio chercher dans un des pavillons la personne qui s'y doit être réfugiée; il en ramène sa fille Fanchette; Bartholo y entrant à son tour, en revient avec Marcelline; Basile y va chercher Cherubin avec lequel il en sort; à son aspect le Comte dit : *& toujours le Page endiablé !* Enfin le Comte en voit sortir Susanne qui vient, en se cachant de son éventail, se jeter à ses genoux; tous les autres s'y mettent, excepté Dom Gufman; mais le Comte refuse toujours de pardonner, en disant : *non, y fussiez-vous un cent ;* la Comtesse sort de l'autre pavillon & vient aussi se mettre à ses genoux, *au moins je ferai nombre,*

dit-elle. Anéanti de confusion, il la relève & lui demande pardon. *Monseigneur*, dit en se relevant son Majordôme, *une petite journée comme celle-ci forme bien un Ambassadeur*. Si vous m'en croyez, Monsieur, vous ne prendrez jamais une semblable licence dans vos Ouvrages, les hommes publics sont toujours respectables par leur rang, il en est même dont les qualités personnelles méritent encore une plus haute considération. Tout le monde étant d'accord, Basile félicite Figaro de son heureux mariage, & commence avec lui le Vaudeville, dont je ne vous dirai rien, ayant préféré, vû mon âge, la précaution de me mettre à couvert de la foule au plaisir que j'aurois eu, sans doute, de l'entendre & de voir le Ballet qui termine le Spectacle, quoiqu'on me l'eût dit fort agréable.

En attendant que nous puissions nous revoir, ne vous laissez point éblouir par l'étonnante réussite de l'Ouvrage que je viens de vous analyser, & qui, comme vous voyez, réunit à l'assemblage de beaucoup de genres opposés, celui des combinaisons les moins ordinaires, qu'on peut appeller un chef-d'œuvre unique; & duquel il seroit souverainement absurde de vouloir faire le pendant de quelque génie qu'on se sentit doué; d'autant plus qu'on seroit à coup sûr charmé de se venger

(32)

aux dépens de l'Imitateur des suffrages prodigués
au premier Inventeur.

F I N.

63645448

